
ANDRÉ BROCHU

de l'Académie des lettres du Québec

*Le ressentiment, dites-vous?**

On ne m'en voudra pas, j'espère, de citer d'abord ces quelques vers :

Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
Immanquablement je m'endors et j'y meurs

Ces mots de Saint-Denys Garneau me sont revenus en mémoire au moment où j'ai accepté le magnifique honneur qu'on me fait aujourd'hui. J'ai alors éprouvé un moment de gêne, ou plutôt de tristesse, puis je me suis dit qu'il y a un âge pour «traverser le torrent sur les roches / Par bonds quitter cette chose pour celle-là», et un autre pour faire, si possible, autre chose, ou peut-être continuer la même à un autre niveau; et pour compléter, avec un peu de sérénité, la tâche commencée. Fût-ce dans un fauteuil d'académicien.

* Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 27 septembre 1996.

Encore faut-il que la sérénité soit possible. Beaucoup de choses me dérangent, à commencer par moi-même, avec qui je m'entends plutôt mal. Et puis le pays (je parle du Québec), qui s'est depuis toujours installé dans le malaise, et dont le malaise ne prendra peut-être fin qu'avec lui. Cette conjoncture constante, personnelle et collective, est certainement liée de près à mon projet d'écrire. Je ne veux pas l'évoquer avec trop de précision : la circonstance ne s'y prête pas, et puis mon petit tas de livres en témoigne suffisamment. Je vais plutôt essayer de reconstituer quelques atmosphères intellectuelles, et plus précisément littéraires, où j'ai vécu et qui constituent de précieux jalons dans mon existence. Par ce biais, il me sera possible d'évoquer, je crois, un aspect important de ma trajectoire d'intellectuel et d'écrivain.

D'abord, le paysage de mes lectures quand j'étais adolescent. J'étudiais au collège Sainte-Marie, par où sont passés Nelligan et Saint-Denys Garneau. J'étais atteint d'une grave maladie du comportement : très peu sociable, je rimais sans bon sens — voilà la grave maladie — et je me délectais, à quinze et seize ans, d'œuvres étonnantes et noires : Rimbaud, Louis-Ferdinand Céline, Samuel Beckett, Sartre. J'avais un souverain mépris pour la littérature locale qui, à mes yeux, se ramenait à quelques poussiéreux romans du terroir, tels *Trente Arpents* et *Les Engagés du Grand Portage*. Sans doute faisais-je exception pour quelques poètes, que j'abordais directement, sans les rattacher à une instance nationale, uniquement attentif à leur signification particulière. C'était avant 1960. Toute forme de patriotisme me puaît au nez, et bien peu de ce que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de littérature québécoise avait été produit.

Les œuvres dont je faisais ma pâture étaient, pour la plupart d'entre elles, des produits français de l'entre-deux-guerres ou de l'immédiate après-guerre, et une tonalité fort sombre, comme je l'ai dit, les imprégnait. L'expression du désespoir, que motivait surabondamment l'expérience atroce des deux grands conflits mondiaux, était le lieu mental par excellence où pouvaient communier, littérairement en tout cas, les hommes et les femmes de cette époque.

Pour un jeune Québécois de la fin des années cinquante, encore sans expérience de la vie, la guerre apparaissait cependant comme un paradoxe. D'un côté, elle mettait les populations aux prises avec des situations extrêmes et par conséquent universelles : privations, deuils, souffrances, destructions, écroulement des valeurs et des raisons de vivre, et elle faisait accéder tout le monde, de gré ou de force, à une terrible maturité. La guerre était une affaire d'adultes. Mais d'un autre côté, les Européens qui avaient de longs siècles de civilisation derrière eux, se comportaient soudain comme des barbares d'un autre âge et se montraient capables d'atrocités sans nom. La guerre a quelque chose d'abominablement régressif. Il se trouvait donc que, naïf enfant d'un pays encore plongé dans l'insignifiance et pacifique, au moins par défaut, je me trouvais privé de la véritable expérience du monde, dont seuls les livres me donnaient quelque idée, et je me sentais pourtant, par mon appartenance à un peuple pacifique, l'héritier de plusieurs siècles de perfectionnement moral. Dans le Québec de cette époque, le mal existait très peu et se ramenait, à toutes fins utiles, aux minuscules péchés de la chair. Comment, sans expérience de la guerre et du monde, sans expérience du mal — ce Mal dont parlaient tous les grands auteurs, de Baude-

laire à Georges Bataille —, comment écrire une œuvre forte, qui atteigne à l'universel? Comment donner une consistance, un contenu à ce désespoir qui était la forme même de toute littérature digne de ce nom?

Pour répondre à cette question, il me manquait la connaissance de médiations. Au début des années soixante, je les découvrirai dans une littérature que j'avais dédaignée jusque-là, la croyant achevée alors qu'elle était *se faisant*, et qu'elle commençait justement à se faire de façon beaucoup plus résolue, en même temps que s'amorçait la Révolution tranquille. Les premiers romans de Gérard Bessette furent pour moi la révélation. Je passais de *Molloy* et de *Malone meurt*, de Léautaud aussi auquel j'ai consacré mon mémoire de maîtrise, au *Libraire* et à *La Bagarre*; puis à d'autres révélations, à *Bonheur d'occasion*, aux contes épiques d'Yves Thériault. En même temps, j'écrivais mes premiers articles de critique, où j'appliquais les méthodes de la « nouvelle critique » qui étaient essentiellement une façon de lire, de s'installer dans le réseau des sens du texte et d'y faire apparaître l'essentiel. J'appliquais ces méthodes aux romans du Québec en éprouvant le sentiment exaltant qu'ils existaient aussi fort que ceux de n'importe quelle autre littérature — sinon, bien entendu, des plus grands chefs-d'œuvre. La littérature d'ici, dès lors, est devenue pour moi le signe d'une existence collective à laquelle il m'était loisible de m'associer comme lecteur. Je pouvais même y contribuer, comme critique d'abord, mais aussi par mon enseignement, qui me permettait en même temps de rester en contact avec la tradition littéraire française. J'ai chevauché les deux domaines, réconciliant mes ferveurs exotistes de collégien avec celles du partipriste ultérieur, engoué de vérité

québécoise. Là-dessus, Saint-Denys Garneau me revient encore aux lèvres :

Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
C'est là sans appui que je me repose.

C'est ainsi que j'ai été sartrien, et indépendantiste. Je suis encore l'un et l'autre, autant qu'on peut être fidèle à sa jeunesse, malgré les somnolences de l'âge mûr. Et malgré de nécessaires ajustements. Sartre, à soixante ans, n'était plus le Sartre de trente ans. La réalité, qui s'apprend lentement, fait mûrir. Et mûrir, ce n'est pas fatalement se renier. De toute manière, jeune, j'étais sartrien d'une façon que Sartre eût jugée proprement insupportable. Seule me retenait vraiment l'ontologie idéaliste qui affirmait la radicale liberté individuelle, et qui pouvait facilement se confondre avec un volontarisme. Je constate maintenant à quel point le volontarisme sartrien était aux antipodes d'un optimisme, ce qui ne va pas sans paradoxe. Roquentin est à la fois libre et damné. Plus exactement, sa liberté elle-même est éprouvée comme une damnation. Il y avait là de quoi satisfaire le jeune tourmenté que j'étais, aux prises avec de grandes fatalités intimes. Mais toute l'éthique de l'engagement, marxiste surtout, restait loin de moi qui vivais dans, par et pour les livres, en cela plus proche du dérisoire Autodidacte de *la Nausée* que de Roquentin.

J'étais sartrien cependant par mon refus des valeurs religieuses qui imprégnaient tout le paysage idéologique québécois. L'existentialisme aida à jeter bas les statues de plâtre vers lesquelles avaient monté, pendant des siècles, tant de futiles prières. Quant à l'indépendantisme, dont je découvrais une précise expression symbolique dans les

rêves dont se berçait notre tradition littéraire, il permit de combattre l'oppression coloniale, mais ne réussit pas à déraciner la mentalité de vaincus qui explique nos déboires collectifs, toujours renaissants et de plus en plus menaçants. Je ne connais guère de situation culturelle plus désespérée que la nôtre, sauf celle des Amérindiens qui, bien que décimés, trouvent tout de même le courage d'assumer leur identité et de revendiquer de justes conditions d'existence. Au regard de l'idéal des lumières, revu et corrigé par certains qui en font un commode niveleur des droits et des cultures, ils apparaissent sans doute comme des êtres de ressentiment, indignes du nom d'êtres humains qui est, comme on le sait, synonyme de Canadiens...

La situation de perdant fait le ressentiment, et les beaux esprits dont je parle, qu'enchantent notre impuissance et notre défaite, affirment gravement que c'est le ressentiment qui fait les perdants, et qu'il faut s'aligner sur les valeurs gagnantes : s'assimiler. Se perdre dans l'universel, qui est drapé dans l'unifolié et se blasonne d'une sanglante feuille d'érable.

Mais laissons cela. Je reprends le fil — le gros fil — de mon histoire intellectuelle, et me rapproche des années soixante-dix et quatre-vingts. Tout en restant, à ma façon, sartrien, j'ai tendu l'oreille aux nouveaux courants de pensée, sans me laisser prendre toutefois aux sortilèges des formalismes et des structuralismes, qui se sont vite reniés au profit de post-structuralismes et de post-formalismes plus complexes, mais non moins coupés de la représentation et d'un sain souci du réel. Les nouveaux philosophes m'ont intéressé par leur rappel de la responsabilité du penseur, face aux charniers qui encombrant l'histoire; aussi par le

dualisme qu'ils opposaient aux différents matérialismes, monistes par définition, que le marxisme althussérien avait contribué à généraliser. Il fallait cependant une révision plus fondamentale, moins médiatique également, du paysage philosophique. Elle est venue assez récemment, sans grand tapage d'ailleurs, ce qui est une garantie de sérieux, de la part de philosophes français regroupés sous l'égide du Collège de philosophie. Je retiens deux noms, Alain Renaut et Luc Ferry, et deux ouvrages, en plus de celui qu'ils ont consacré ensemble, pour faire table rase, à la critique de la « Pensée 68 » — ils y démystifient les antihumanismes d'inspiration nietzschéenne, de Foucault à Deleuze et Derrida, qui ont sabré joyeusement tout l'héritage philosophique de l'Occident.

Le premier de ces ouvrages est *L'Ère de l'individu*, d'Alain Renaut, qui fait une précieuse distinction entre sujet et individu et qui affirme la nécessité de redéfinir l'humanisme, sur la base de la notion de sujet, sans faire appel à une transcendance autre que cette transcendance de l'immanence qui résulte de l'intersubjectivité. L'autre ouvrage est de Luc Ferry et s'intitule *L'Homme-Dieu ou le Sens de la vie*. Il donne un contenu, ou un début de contenu, à l'humanisme moderne qu'appelle Renaut. Il le fait sur la base de cette divinisation contemporaine de l'humain qui signifie, non pas la vaine promotion du moi individuel, néfaste pour nos sociétés, mais l'acquisition progressive de pouvoirs associés, jusqu'à il y a peu, à la toute-puissance divine, pouvoirs qui déterminent une modification en profondeur de la conscience de soi et des autres. Cette problématique permet de situer l'individualisme, si présent dans la littérature et la pensée contemporaine, par rapport à l'intention

humaniste, et m'est fort utile, comme critique, pour l'étude des romanciers des années cinquante, qui ont installé une première modernité dans notre littérature. Elle m'est utile aussi pour la compréhension de la dimension d'intériorité qui, dans ma pratique de romancier et de poète, sollicite au plus haut point mon attention.

Voilà donc, esquissé à très grands traits, le parcours que l'accumulation des années me permet de voir se dessiner derrière moi. C'est l'histoire d'une fidélité à moi-même et à l'écriture, à une certaine façon de penser aussi qui, plutôt que de jeter l'enfant avec l'eau du bain, se retient assez souvent de jeter l'eau. Mon œuvre, dès lors, n'a pas toujours l'aseptique bienséance requise. Elle garde souvent l'odeur d'intimes défaites. Celle du ressentiment, peut-être. Oui, du ressentiment. J'aime ce mot de plus en plus. Sartre, on s'en souvient, faisait de cette disposition ontologique le fondement de la personnalité de Flaubert. En tant que concept politique, il fleure tellement la bonne conscience des vainqueurs que je le veux porter comme un stigmaté. L'état de victime, je sais, n'a rien de glorieux, mais je le trouve infiniment plus satisfaisant que celui de séide d'une raison aveugle aux particularismes et aux vérités personnelles.